

24 images

« Ciné-scopie » d'un fait divers / *L'appât* de Bertrand Tavernier

Philippe Gajan

Le montage
Numéro 77, été 1995

URI : id.erudit.org/iderudit/25093ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN 0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gajan, P. (1995). « Ciné-scopie » d'un fait divers / *L'appât* de Bertrand Tavernier. *24 images*, (77), 48–48.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

«CINÉ-SCOPIE» D'UN FAIT DIVERS

par Philippe Gajan

Après la pause que s'était accordée le cinéaste avec *La fille de d'Artagnan*, revoilà Bertrand Tavernier et son bâton de pèlerin sur les chemins de la «ciné-scopie» du réel. Dans *L.627*, il tirait la sonnette d'alarme sur le quotidien de la lutte contre la drogue et il adoptait le point de vue de la police. Cette fois-ci, son scénario est inspiré d'un fait divers qui défraya la chronique dans les années 1980, et le film s'attache au parcours de trois jeunes gens.

L'histoire est simple, presque banale: pour se procurer de l'argent, deux garçons et une fille dévalisent et assassinent des hommes seuls qu'elle est chargée d'attirer. Du rêve américain à la logique du meurtre, Tavernier tente son autopsie des années 1990, dressant un portrait froid et saisissant d'une société à la dérive pour cause de perte de valeurs.

Si, dans ce cas, c'est la société qui s'assoit au banc des accusés, le film prend bien garde de ne pas baliser son accusation. Inutile de pointer du doigt tel ou tel rouage défectueux, le malade est atteint d'un cancer généralisé. Le monde dans lequel évoluent les trois jeunes gens est peuplé de montres Rollex et de stylos Mont-Blanc. Ils sont nourris de films américains comme *Scarface* et ils apprennent par cœur les salaires de leurs vedettes favorites. Ils sont aux prises avec la réalité mais ils la regardent à travers un miroir déformant. Et c'est ce simulacre qui en définitive causera leur perte. Amoralité plus qu'immoralité, c'est ce que sanctionne Tavernier à travers *L'appât* et c'est le piège qui va se refermer sur le trio de «victimes».

Deux éléments contribuent notamment à la réussite du film. Tout d'abord, les trois comédiens sont excellents. Par leur maîtrise, ils évitent que le portrait ne tourne à la caricature qui consisterait à faire endosser un stéréotype précis à chacun des protagonistes et de le sous-titrer «Génération X» (à souligner deux fois). En particulier, Marie Gillain qui interprète Nathalie, l'appât, et lui prête un naturel et une candeur impressionnantes.

Quant à l'autre élément, c'est la mise en scène de Tavernier qui nous l'offre. D'une virtuosité remarquable, elle quitte l'esthétique grisâtre qui officiait dans *L.627* pour s'offrir un détour du côté du film noir. La caméra, incisive, enveloppe les acteurs du drame et semble ne pas vouloir en perdre une seconde. De cette manière, elle nous invite à partager leur quotidien, mêlant l'ordinaire à l'horreur jusqu'à les confondre. Comme si le *Depardon* de *Faits divers* rencontrait le Richard Brooks de *De sang-froid*, avec qui il partage ce souci de réalisme poussé dans les moindres détails. Quoi de plus normal de l'un des cinéastes français qui connaît le mieux le cinéma américain.

Conte extrêmement moral, le film de Tavernier brille par la clarté de son propos. Et pourtant, en aucun moment il ne donne l'impression de se livrer à un quelconque prêche. Au contraire, le cinéaste s'interroge et même si cette interrogation prend la forme d'un constat d'une froideur accablante, il n'est pas dépourvu d'humanité. C'est même peut-être là que le film atteint ces moments qui nous touchent le plus. Comme par exemple quand Nathalie s'adressant aux policiers leur lance: «Et maintenant que j'ai tout dit, vous pensez que je serai relâchée pour Noël? Faut que j'aïlle chez mon père à Noël.»

C'est bien cette inconscience qui donne des frissons dans le dos; celle d'une jeune fille qui hausse le son de son baladeur pour ne pas entendre les cris de celui que ses compagnons



Nathalie (Marie Gillain).

torturent; ou encore ces partages de butin (et quel butin!) quand toute trace de l'acte semble s'être effacée de la mémoire des protagonistes à l'exception d'un jean tâché de sang qui trempe dans un bidet. Le film photographie une société dont les derniers remparts menacent de s'écrouler.

L'appât, quant à lui, ne laisse pas son spectateur en paix avec sa conscience. ■

L'APPÂT

France 1995. Ré.: Bertrand Tavernier. Scé.: Colo Tavernier O'Hagan et Bertrand Tavernier d'après Morgan Sportès. Ph.: Alain Choquart. Mont.: Luce Grunenwaldt. Mus.: Philippe Haim. Int.: Marie Gillain, Olivier Sitruk, Bruno Putzulu, Richard Berry, Philippe Duclos, Marie Ravel, Clotilde Courau. 115 minutes. Couleur. Dist.: Alliance.